



HAL
open science

Dyrrachium à l'époque romaine : identités mouvantes et regards croisés

Catherine Abadie-Reynal, Eduard Shehi

► To cite this version:

Catherine Abadie-Reynal, Eduard Shehi. Dyrrachium à l'époque romaine : identités mouvantes et regards croisés. Colloque d'ouverture du mois de la francophonie, Ambassade de France à Tirana, Mar 2020, Tirana, Albanie. hal-04744762

HAL Id: hal-04744762

<https://hal.science/hal-04744762v1>

Submitted on 19 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Catherine Abadie-Reynal (U. Lumière-Lyon 2, UMR 5189-HiSoMA)

Eduard Shehi (Institut archéologique de Tirana)

Lorsqu'il nous a été proposé de réfléchir à la notion d'identités en Illyrie, je dois dire que la tâche m'a semblé quasi insurmontable. Pour avoir déjà tenté de réfléchir à cette notion à l'époque romaine dans une autre province, la Syrie, je connaissais les difficultés de la définition de cette notion et surtout la difficulté de saisir, par l'archéologie, un concept en construction permanente, aussi bien au niveau collectif qu'au niveau personnel. Ainsi, il y a l'identité sociale, culturelle et linguistique, que l'on utilise avec les gens que l'on croise dans la société et qui peut être, en fonction des moments et des événements, révélée ou en partie cachée, et il y a aussi l'identité personnelle, que l'on garde pour soi ou pour ses proches et qui peut aussi évoluer en fonction des réactions et des capacités d'adaptation des individus confrontés aux nouveautés. Ces interactions, dans le domaine de l'archéologie, sont particulièrement difficiles à cerner car elles demandent que soient prises en compte, conjuguées et confrontées les sources les plus diverses. C'est le prix à payer pour saisir, non pas seulement les pratiques identitaires d'une élite, mais aussi la multiplicité des groupes et des identités individuelles. L'interdisciplinarité et la diversité des approches, ce que j'ai appelé les « regards croisés », s'affirment donc comme nécessaires pour définir tout au moins les grands cadres des différentes identités qui peuvent au même moment être en jeu dans une ville et même dans un seul individu.

Cette notion d'identité est, d'autre part, souvent soutenue, à son niveau le plus évident par une idée de permanence qui peut être représentée par le poids de la tradition et de l'histoire. La littérature, l'épigraphie, l'histoire et l'onomastique constituent souvent les relais de cette création qui s'appuie sur un enracinement commun dans des valeurs et des gestes hérités du passé et maintenus vivants. C'est ce que nous verrons pour commencer avec la construction d'une identité collective complexe qui se fait par empilement de strates historiques différentes, illyriennes, grecques et romaines.

Ensuite, nous essayerons de montrer qu'au-delà de cette identité officielle et souvent construite collectivement, l'archéologie en particulier nous permet aussi d'enrichir, bien au-delà de ce que les sources écrites veulent bien nous dire, les différentes facettes de l'identité des habitants de Dyrrachium qui se précisent, le plus souvent, par différenciation avec ce qui est autre : ils s'attachent à vivre différemment des habitants du territoire et en particulier de l'Hinterland, ils affirment aussi peut-être, dans cette ville portuaire et cosmopolite, leur diversité d'origine, non pas tant de façon publique que dans l'intimité de la famille, en adoptant, par exemple, des gestes du rituel domestique qui jouent sur les ambiguïtés et le syncrétisme, et sont d'autant plus difficiles à comprendre et à évaluer pour nous.

I La construction d'une identité historique complexe

Le phénomène de construction de l'identité des habitants de Dyrrachium a déjà été maintes fois étudié, à partir des textes et de l'épigraphie. Je me contenterai donc rapidement de rappeler les principaux points.

A) Déjà, si l'on considère l'histoire de la création de la ville, on voit que les sources historiques varient, sans doute pour prendre en compte la diversité des populations. Pour certaines (Strabon VI, 316), la

ville a été fondée, sous le nom d'Epidamne vers 627 av. J.-C., par des colons grecs. Pourtant, une légende qu'Appien nous a transmise (*Histoire romaine* II, 39) raconte qu'un roi barbare, Epidamnos, fonda la ville. Dion Cassius reprend cette légende en affirmant qu'avant l'arrivée des colons grecs, la ville appartenait à la tribu illyrienne des Parthins (*Histoire romaine*, XLI, 49). Très tôt donc, avant la fondation grecque, les populations illyriennes étaient présentes dans la région et semblent déjà avoir entretenu certains liens avec les Grecs comme le montrent la présence, à côté de la céramique locale, de quelques objets et fragments de céramiques grecques d'Ionie. Le substrat à la fois illyrien, mais aussi peut-être grec de départ ne fait donc guère de doute. La partie grecque de la population est elle-même variée, composée de Corinthiens, de Corcyréens, de Doriens d'autres cités (Thucydide), et d'habitants de Dyspontion qui arrivèrent vers 575, quand leur cité, située entre Elis et Olympie, fut détruite par Elis (Strabon VIII, 3, 32).

La coexistence des colons grecs avec les indigènes, les Illyriens Taulentins est donc une donnée de base de la ville dès l'époque archaïque. Cela dit, notre ignorance de ces niveaux ne permet pas d'évaluer l'importance du mode de vie grec ou illyrien et le seul matériel archéologique disponible pour l'époque archaïque est constitué de fragments de céramique corinthienne¹ ainsi que de terres cuites architecturales et de figurines provenant en particulier de l'Artémision. L'ensemble trouve des parallèles sur différents sites grecs. Si l'on s'en réfère à ce matériel, on ne perçoit guère les éléments illyriens qui auraient pu persister. Cependant, cet aspect du travail est difficile à établir dans la mesure où les niveaux archaïques sont très rares et où on ne mentionne que ce que l'on connaît déjà et ce que l'on cherche.

B) Une autre phase importante de la formation de l'identité des habitants de Durrès est constituée par l'arrivée des Romains à Durrès qui se fait progressivement à partir de l'instauration du protectorat romain sur l'Illyrie en 228 av. J.-C. Dyrrachium joue alors un rôle d'interface avec l'Italie et des hommes d'affaires romains s'installent dans ce port à la position stratégique. Leur présence s'amplifie avec la création de la province de Macédoine et la ville joue un rôle important pendant les guerres civiles. Finalement autour de 31/30 av. J.-C., la Colonia Iulia Augusta Dyrrachinorum est fondée, sans doute avec l'objectif de donner des terres aux vétérans. On ignore le nombre de colons qui se sont installés à Dyrrachium, mais on sait par Dion Cassius (V, 4, 6), qu'il s'agissait d'Italiens chassés de leurs terres.

C) Finalement donc, les inscriptions de Dyrrachium montrent une ville où le bilinguisme est particulièrement développé, mais aussi où des noms illyriens subsistent : les différentes strates de peuplement sont donc préservées, ainsi que l'histoire de la ville qui affirme sa pérennité dans l'épigraphie.

Des noms à l'origine obscure sont considérés souvent comme d'origine illyrienne : citons, par exemple, Dazios, Platôr, Preuratos, Teutaia, etc. Ces noms peuvent être combinés à un patronyme grec ou romain ou inversement, montrant par là que l'on a affaire à des Illyriens hellénisés ou romanisés, en tout cas, souhaitant se couler dans les sphères peut-être plus proches du pouvoir dans la cité et en tirer quelques avantages. Ainsi a-t-on Stratoneika Platoros ou Trauzina Gaiou². Mais, au-delà de cette cohabitation, il paraît difficile d'en tirer des éléments plus précis sur la qualité des échanges entre les différentes populations.

¹ En dernier lieu, S. Santoro, « Epidamnos/Dyrrachion : nascita e sviluppo della città fra VII e VI sec. A.C. », dans G. de Marinis, G.M. Fabrini, G. Paci, R. Perna et M. Silvestrini (éds), *I processi formativi ed evolutivi della città in area adriatica*, BAR Int. Series 2419, 2012, p. 9-22, s'appuyant sur les fouilles conduites par les archéologues albanais.

² P. Cabanes, « Apollonie et Epidamne-Dyrrachion : épigraphie et histoire », dans P. Cabanes (éd.), *L'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité*, II, 1993, p. 152.

Autre aspect du problème : Dyrrachium paraît être la région où on trouve le plus grand nombre d'inscriptions latines, ce qui montre que la population adopte très largement les valeurs romaines ou est largement « romanisée », et ce dès avant la fondation de la colonie romaine. Cela dit, dans les zones rurales, ces inscriptions latines sont quasi-inexistantes. Par la suite, on peut observer que les inscriptions grecques disparaissent à peu près complètement au profit des latines, montrant ainsi que la population de Dyrrachium adopte massivement les valeurs romaines et se range du côté du colonisateur.

II Identités et archéologie : les pratiques culinaires à Dyrrachium

Au-delà de ces aspects officiels qui permettent de proposer une identité sociale dont on se prévaut dans les rapports entre individus de la cité, il existe aussi des pratiques plus personnelles qui participent également à la constitution de l'identité et en particulier de l'identité culturelle des habitants de Dyrrachium. Parmi ces pratiques, il faut mentionner les gestes du culinaire qui peuvent être tout à fait révélateurs des goûts et de la réception de nouvelles valeurs.

Notre travail sur le sujet ne fait que commencer. Il s'appuie évidemment sur la céramique mise au jour dans les niveaux romains de Dyrrachium et en particulier sur la céramique à cuire qui permet de préciser le type de cuisine pratiqué par les habitants de la ville.

Les vases à cuire mis au jour à Dyrrachium n'ont pour le moment pas été étudiés de façon systématique. Cependant, il apparaît que l'origine de ces produits qu'il faut remplacer souvent car ils sont soumis à de nombreux chocs, est probablement d'abord locale / régionale. Si certaines formes semblent être illyriennes et propres à la région, cependant, à Durrës, elles sont loin d'être majoritaires. La fragmentation du matériel rend difficile l'identification des formes et des types, cependant quelques formes qui rappellent clairement le répertoire grec ont été repérées, comme la *lopas* à rebord interne DR19-4658-1 d'inspiration grecque qui provient des fouilles récentes conduites dans le quartier d'habitations d'époque hellénistique et romaine situé sous le *macellum*³. De même *chytrai* et *lopades* sont attestées en grand nombre dans le matériel de l'Artémision⁴ : il serait intéressant de pouvoir comparer plus précisément le matériel issu des fouilles de ce sanctuaire avec celui du centre urbain de Durrës.

Quelques plats ou *patinae* de tradition italique – à engobe rouge interne, *a orlo bifido* – apparaissent dans le matériel des fouilles 2019, par exemple, le plat à engobe rouge interne DR19-4635-6. Ces exemplaires semblent appartenir typologiquement aux I^{er} s. av. et apr. J.-C. Cette date d'apparition de la céramique de cuisson de type occidental est intéressante dans la mesure où elle doit être confrontée à la pratique du latin pour les inscriptions de Dyrrachium, qui semble importante dès le I^{er} s. av. J.-C. Les nouvelles façons de cuisiner, l'adoption de nouvelles structures de cuisson mettent donc un certain temps à s'imposer véritablement alors que les Romains sont présents depuis longtemps déjà. Le goût pour une nouvelle cuisine de type italique ne s'impose que très lentement dans la population de Durrës et oblige à nuancer l'impression d'une ville fortement romanisée dès le I^{er} s. av. J.-C. C'est peut-être vrai au niveau de la documentation de type « officiel », cela l'est moins dans le quotidien où l'on reste globalement fidèle aux savoir-faire antérieurs et aux vases à cuire de type grec.

Aux II^e et III^e s. apr. J.-C., trois types de vases à cuire se partagent le marché. Si certaines formes et productions semblent être illyriennes et propres à la région, cependant, à Durrës en tout cas, elles se

³ Après une première observation du matériel, l'US DR19-4658 semble livrer un assemblage très cohérent, qui pourrait dater de la période fin IV^e s. - III^e s. av. JC.

⁴ *Artemis in Dyrrhachion. Durrës, guide 1*, coord. A. Muller, F. Tartari, Tirana, 2009, p. 10.

partagent le marché avec les vases à cuire de type égéen qui sont encore présents en quantité notable. Il s'agit de *chytrai* et de *lopades* avec de grands bords horizontaux ainsi que des poêles de type phocéén. Or, ces vases appartiennent très clairement à la tradition grecque de la cuisine. Cependant, d'après le matériel d'un dépotoir domestique mis au jour dans la fouille du Bastion sud et qui aurait fini de se constituer au début du IIIe s., il apparaît qu'à ce moment-là, les vases de cuisson qui prédominent à Dyrrachium proviennent d'Afrique du Nord et appartiennent à la tradition occidentale de cuisine : il s'agit principalement des formes de culinaire Hayes 23A (début-milieu du IIe s.) et B (milieu du IIe-début du IIIe s.) qui constituent les importations les plus importantes sur ce site. En revanche, on peut noter, pour montrer le caractère très particulier de ce matériel culinaire, que, en dehors de la ville de Dyrrachium, et en particulier dans l'Hinterland, ces importations de vases à cuire africains semblent quasi inexistantes, bien que les recherches conduites dans hors la ville soient encore trop rares pour permettre d'être affirmatif. Autrement dit, ces pratiques culinaires et donc culturelles influencées par l'Occident, semblent peut-être limitées, à l'époque romaine, en Illyrie, à quelques grands ports qui présentent une identité particulièrement complexe où les influences occidentales s'expriment fortement.

III. Dyrrachium : une ville cosmopolite ?

Pour compléter cette analyse, il paraît logique d'imaginer qu'à Dyrrachium, un des grands ports de l'Empire romain, vivaient de nombreuses communautés étrangères de commerçants en particulier, qui pouvaient participer à l'identité en particulier culturelle de cette ville. Or, de façon finalement assez inattendue, les inscriptions n'ont guère révélé la présence d'étrangers à Dyrrachium : ainsi un personnage originaire d'Ancône, un autre d'une cité phrygienne ont pu être repérés tandis qu'un troisième porte un nom iranien⁵. Comme dieux orientaux, on connaît Mithra dont la présence semble être liée aux soldats stationnés dans la région. Cela dit, l'étude de la culture matérielle de Dyrrachium apporte des éléments nouveaux qui devraient permettre peut-être à l'avenir de réévaluer la présence des étrangers en ville et leur capacité à infléchir certains aspects de l'identité de la ville. Ainsi, les fouilles de 2019 sous le Forum circulaire, permettent peut-être de revoir la place des Egyptiens et des orientaux à Dyrrachium, tandis que l'on a longtemps cru qu'Isis n'était présente qu'à Apollonia.

Déjà l'étude du matériel numismatique issu de nos fouilles montre que les monnaies frappées à Alexandrie sont bien présentes et attestent de liens entre les deux villes. A cela, il faut ajouter la présence, au Musée de Durrës, d'un relief isiaque inédit et la découverte d'une lampe isiaque⁶ dans les fouilles de l'amphithéâtre de Durrës en 1966. Les fouilles de la couche de destruction d'un bâtiment incendié au début du IIIe s. apr. J.-C. sous le Forum circulaire ont permis de mettre au jour un ensemble d'objets très particuliers. La pièce maîtresse est constituée d'une statuette en calcaire, haute d'environ 19 cm, parfaitement intacte. Elle représente, au-dessus d'un petit socle, un jeune garçon, nu, très potelé, assis par terre, qui porte l'index de sa main gauche à la bouche. Il replie ses deux jambes devant lui et, de sa main droite, tient sa cheville gauche. Le regard tourné vers la droite, il pourrait appartenir à un groupe dont il regarderait un autre personnage. Si les statues de jeunes garçons sont relativement fréquentes dans l'Antiquité, cette statuette, à notre connaissance, n'a pas de parallèle exact.

Le jeune garçon ne semble porter aucun attribut qui pourrait permettre de l'identifier. Cependant, le geste de porter son index devant la bouche est caractéristique des représentations du dieu-enfant

⁵ S. Shpuza, *op. cit.*, p. 160.

⁶ E. Shehi, « Një kandil-anije nga Durrësi (A clay lamp in the shape of ship from Durrës) », *Iliria* 39, 2015, p. 303-328.

d'origine égyptienne Harpocrate⁷. Mais il s'agit, sans aucun doute ici, d'une interprétation très libre de l'iconographie du dieu, si tant est qu'il s'agisse de ce dieu-enfant égyptien, fortement influencée par l'art hellénistique. Outre l'absence de la mèche de l'enfance et du *pschent*, en principe le *signum harpokraticum* est fait de la main droite, contrairement à la statuette de Dyrrachium qui porte la main gauche à la bouche ; cependant, une peinture murale d'Herculanum, actuellement conservée au Musée archéologique national de Naples représentant un Harpocrate adolescent devant un autel, comporte la même particularité⁸. Cela dit, Harpocrate était souvent aussi assimilé à d'autres dieux-enfants de la mythologie gréco-romaine comme Éros ou Dionysos⁹. La taille de la statuette suggère qu'elle pouvait orner un laraire. Il apparaît en effet que ce petit dieu fait partie assez couramment des cultes égyptiens présents dans les laraires en particulier en Campanie¹⁰.

La statuette a été trouvée, étroitement associée à d'autres objets qui semblent avoir été volontairement regroupés à proximité immédiate. Il s'agit le plus souvent d'objets de peu de valeur, en terre cuite. Ainsi, nous avons mis au jour, dans la même couche que la statuette, un objet en terre cuite (4650.2) qui pourrait être un yoyo. Un autre type de jeu a été découvert dans cette même couche de destruction : deux osselets y ont été mis au jour, auxquels il faut ajouter deux autres exemplaires qui proviennent de la couche équivalente, plus à l'ouest du sondage. En tout cas, comme le montrerait un texte de Suétone¹¹, il semble que l'on jouait avec quatre osselets, autrement dit, on aurait mis au jour un jeu complet. En plus de ces objets, la fouille a permis de mettre au jour un petit masque de théâtre miniature en terre cuite dont seule la partie gauche est conservée. Il s'agit d'un masque de vieillard grotesque, de satyre barbu ou du dieu Bès¹², souriant à pleines dents. On connaît aussi les liens de Bès avec le culte isiaque¹³ qui s'accompagnait de représentations dramatiques reconstituant des épisodes du mythe : dans ce cadre, des prêtres officiaient, masqués en Bès¹⁴. Là encore, l'allusion au théâtre, si ce masque en est une, est pleinement justifiée et peut être associée aussi bien à un éventuel culte harpokratique qu'à un culte de type dionysiaque.

Une statuette en terre cuite incomplète, dont il manque la tête et la partie supérieure du torse a été trouvée en même temps que ces objets. Elle semble représenter un personnage aux proportions grotesques, jambes trapues et arquées, qui peut être interprété comme la représentation d'un nain,

⁷ Sur ce geste et sa signification, P. Matthey, « Chut ! Le signe d'Harpocrate et l'invitation au silence », dans F. Prescendi, Y. Volokhine, *Dans le laboratoire de l'historien des religions. Mélanges offerts à Philippe Borgeaud*, 2011, p. 541-573 ; sur la présence d'Harpocrate dans l'Adriatique à l'époque romaine, voir M.-C. Budischovsky, « Dieux et cultes d'origine égyptienne dans l'espace adriatique », dans C. Delplace, F. Tassaux (éds), *Les cultes polythéistes dans l'Adriatique romaine*, 2000, p. 247.

⁸ V. Gasparini, « La " Palaestra" d'Herculanum : un sanctuaire d'Isis et de la *Mater Deum* », *Pallas* 84, 2010, pl. XII, 4.

⁹ Je remercie Laurent Bricault qui a bien voulu me confirmer que cette statuette ne lui paraissait pas représenter Harpocrate.

¹⁰ A. Kaufmann-Heinimann, *Götter und Lararien aus Augusta Raurica, Herstellung, Fundzusammenhänge und sakrale Funktion figürlicher Bronzen in einer römischen Stadt*, 1998, p. 192, fig. 138-139.

¹¹ *Loc. cit.*, p. 28.

¹² Sur les liens entre Bès et le monde des Satyres, voir Y. Volokhine, « Quelques aspects de Bès dans les temples égyptiens de l'époque gréco-romaine », dans L. Bricault, M. Versluys (éds), *Isis on the Nile. Egyptian Gods in Hellenistic and Roman Egypt. Proceedings of the IVth International Conference of Isis Studies, Liege, November 27-29 2008*, 2010, p. 248-251.

¹³ M. Malaise, « Bès et la famille isiaque », *CdE* 79, 2004, p. 266-292 qui estime que la présence de Bès peut être un indice de l'existence de cultes isiaques.

¹⁴ V. Gasparini, *loc. cit.*, pl. 1 ; L. Bricault, R. Veymiers, « Jouer, chanter et danser pour Isis », dans V. Gasparini, R. Veymiers (éds), *Individuals and Materials in the Greco-Roman Cults of Isis*, vol. 2, 2018, p. 701.

mais aussi d'une divinité orientale comme Bès, dieu protecteur du foyer et de la petite enfance et, accessoirement, tuteur d'Harpocrate ; cela dit, sans accessoire ou attribut, il est difficile de trancher.

L'analyse de ce groupe d'objets est complexe. Evidemment, il n'est pas facile de déterminer si tous les objets appartenant à cet assemblage, ont eu une fonction religieuse : la petite statue d'enfant, à elle seule, ne peut permettre de conclure que l'on a affaire à un lieu de culte. Cependant, la confrontation de tous les objets remarquables trouvés en association permet d'avancer quelques hypothèses. Tout d'abord, on peut remarquer que certains d'entre eux, comme les osselets ou la figurine de terre cuite, n'ont guère de valeur intrinsèque. Cela montre, d'une part, que nous ne sommes pas en présence d'un ensemble d'objets qui auraient uniquement une valeur décorative ; d'autre part, cela montre aussi, sans doute, que ces objets n'ont pas été rassemblés par exemple pour être recyclés ou cachés. Les objets de faible valeur ne se prêtent guère à ce type de pratique.

En éliminant ainsi certains gestes, on voit qu'il devient plus vraisemblable d'attribuer la constitution de cet assemblage qui présente une cohérence certaine, articulée autour du thème de l'enfance, à une pratique cultuelle. L'ensemble des objets, en effet, peut renvoyer à l'enfance, au jeu, mais aussi à un culte domestique peut-être marqué par une influence dionysiaque ou, plutôt, par un syncrétisme religieux réunissant plusieurs images de dieux enfants. Il faut d'ailleurs noter que cet assemblage est sans aucun doute incomplet : en effet, la petite statue du dieu enfant a été mise au jour dans la berme nord du sondage. Or, il nous a été impossible de prolonger la fouille vers le nord puisqu'une canalisation tardive longeait cette berme et n'a pu être enlevée. L'interprétation définitive de ces découvertes ne pourra être effectuée que lorsque l'ensemble de ce contexte aura pu être fouillé.

Cependant, d'ores et déjà, ces découvertes sont importantes : il est, en effet, très rare de trouver, en fouille, les traces parfaitement conservées d'un rituel domestique. Mais cet assemblage constitue aussi une des premières traces, à Dyrrachium, d'un culte marqué sans aucun doute, par un fort syncrétisme religieux¹⁵. Certes, la présence éventuelle du dieu enfant égyptien Harpocrate ne doit pas nous étonner dans un port de cette importance¹⁶ puisqu'il semble que les principaux vecteurs de ces cultes en Méditerranée occidentale soient, au-delà des citoyens d'origine italienne, avant tout les commerçants provenant du milieu gréco-oriental et que la présence de ces cultes connaît son apogée entre le I^{er} et le III^e s. apr. J.-C., ce qui correspond tout-à-fait à la fourchette chronologique de notre contexte.

L'intérêt de ces découvertes, au-delà des questions qu'elle suscite, est de montrer que à Dyrrachium à l'époque romaine, de multiples interactions culturelles se développent certainement, dont les textes peinent à nous rendre compte. Ainsi, l'identité de la ville est unique, terriblement difficile à saisir dans la multiplicité des facteurs qui la constituent.

¹⁵ Seule une lampe isiaque a été jusqu'à présent publiée : E. Shehi, « Një kandil-anije nga Durrësi (A clay lamp in the shape of ship from Durrës) », *Iliria* 39, 2015, p. 303-328.

¹⁶ M.-C. Budischovsky, *loc. cit.*, p. 255 ; à propos du port d'Ampurias, voir L. Puccio, « Les cultes isiaques à Emporion », *Pallas* 84, 2010, p. 207-227.